

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Entretien avec Claude Vigée

André Payette

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30570ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Payette, A. (1973). Entretien avec Claude Vigée. *Liberté*, 15(1), 109–121.

Entretien avec Claude Vigée

* J'étais à ce pays
malgré moi, comme lui
par le feu bien limé jusqu'à l'os, consumé
des lèvres de calcaire jaillit la source claire
mer de vignes soudaine hors de l'eau souterraine
un vent de sécheresse souffla sur ma rivière
ô au seuil de la tristesse dans la pure lumière
vin noir de ma détresse
affluent sous la pierre.

— Dans ce poème Un cep pour Engaddi ce pays dont vous parlez, c'est Israël ?

— Oui, bien sûr. Engaddi est une oasis sur la Mer Morte au sud de Massada, au sud de la forteresse de Massada ; c'est une oasis dont parle la Bible, elle célèbre les vignes et vignobles d'Engaddi et jusqu'à nos jours, ou plutôt : depuis la reconquête et le repeuplement de ces parages désolés par les Juifs rentrés en Israël. Les vignobles fleurissent de nouveau et le raisin mûrit de nouveau, le raisin noir mûrit de nouveau à Engaddi en été, comme nous le rappelle *Le Cantique des Cantiques*. Cela fait maintenant douze ans que je suis dans le pays et pour moi il est resté la source d'un émerveillement sans fin.

— Vous êtes donc en Israël depuis 12 ans, vous avez intégré Israël après un séjour prolongé aux Etats-Unis. Mais vous êtes resté un poète français contemporain.

— Il est évident que, arrivant en Israël à 40 ans ou presque, les dés étaient jetés pour moi, c'est clair, du point de vue de ma vie de poète, d'écrivain. Mais Israël a été pour moi un ressourcement extraordinaire. Je vais vous raconter une histoire, d'ailleurs il y a un autre poème : quand on vient ici on est comme rejeté sur la plage par la mer et l'émigrant sort de sa perte, il naît de sa perte, et il plante la tente sur la plage ou il construit sa maison, on échoue là et après il faut voir ce qui arrive, c'est un risque, c'est une aventure étonnante, on revient à un lieu qui est un lieu nu, le lieu qui est celui de ses pères, la semence des pères est engloutie dans ce lieu, mais il faut la faire monter, il faut la faire fleurir, il faut ressusciter, il faut faire ressusciter ses pères à travers soi, et il faut le faire surtout à travers ses enfants. Et je me souviens que, en les toutes premières années après notre arrivée ici dans les années 60, nous allions très souvent, nous le faisons encore d'ailleurs, nous allions dans les dunes et sur la plage, cette plage merveilleuse qui s'étend entre Ashkellum et Ashdod, Ashkellum qui est près de Gaza au sud de Tel-Aviv ; et Ashdod, une ville neuve — j'ajoute entre parenthèses qu'Ashkellum et Ashdod étaient dans l'Antiquité deux villes des Philistins, les princes des Philistins siégeaient à Ashkellum et Ashdod. Ashkellum a ressuscité de ses cendres puisqu'elle a été brûlée je ne sais combien de fois, la dernière fois elle a été brûlée par le Sultan Babar au 12ème siècle, c'est la ville de Samson et de Dalila, surtout de Dalila. L'Ashkellum des croisés a été démolie par des Sarrazins au 12ième siècle et elle n'a été reconstruite qu'aujourd'hui. Et dans les premières années, en 1960-61, Ashkellum commençait à pousser. Mais nous allions souvent vers Ashdod qui, à ce moment-là, était vraiment un chantier. Et je me souviens d'avoir vu planter les premiers figuiers sur la future place publique de la future ville d'Ashdod et ce petit figuier, c'était un figuier nain, un bébé, et on l'avait amené emmaillotté de toile de jute et de paille pour le protéger du soleil et de la sécheresse, et je l'ai vu planter dans cette place autour de laquelle d'ailleurs poussaient des échafaudages et des murs de béton mais il n'y avait rien derrière les murs, c'étaient les premiers murs. Et les en-

fants, on peut dire que nos enfants ont fait la roue dans ce figuier, comme les enfants de tous ceux qui sont nés il y a une dizaine d'années, ils sont grands maintenant. Et nous avons vu croître ensemble nos enfants, le figuier, la ville hors du sable. La ville a surgi puisque c'est la dune là-bas. C'est, en un certain sens, le symbole de ce qui se passe ici, pour nous.

— *Vous avez parlé de résurrection, est-ce que le fait, pour vous, de devenir citoyen israélien, de vous implanter en ce pays depuis 12 ans, a été, en somme, une sorte de résurrection ?*

A n'en pas douter, c'est un retour qui a été un retournement de tout l'être vers la lumière. Il faut dire que j'ai subi un très long exil aux Etats-Unis ; j'ai vécu ces années comme des années d'exil ; du point de vue linguistique, cela va sans dire, mais aussi, c'est plus grave encore que cela, si tant est qu'il existe une chose plus grave que l'exil linguistique pour un poète : c'était un exil, je me sentais loin du réel, je me sentais comme figé dans une irréalité éternelle. J'ai écrit un livre que j'ai publié l'an dernier à Paris qui s'appelle *La lune d'hiver*. Le titre du livre exprime bien ce que je sentais, je me sentais vraiment relégué dans un clair de lune d'hiver éternel, et c'est pour fuir cette lumière lunaire, cette lumière de glace, cette ankylose de l'être profond, c'est aussi pour fuir cela et peut-être surtout pour fuir cela que je suis venu ici.

— *Mais pendant tout ce temps que vous viviez aux Etats-Unis, vous écriviez tout de même des poèmes en français.*

— Bien sûr, oui, pour vous dire la vérité j'ai fait toute mon oeuvre là-bas, avant de venir ici, puisque j'ai quitté le Midi de la France dans les derniers jours de l'année 42. J'ai fui la France avec la Gestapo à mes trousses, d'abord la police d'état de Vichy et puis les allemands aussi. Alors arrivant aux Etats-Unis, démuni de tout, en pleine guerre, je suis resté là-bas, j'y suis resté très longtemps mais je n'avais que 22 ans quand je suis arrivé là-bas. Et après la guerre, j'ai essayé de m'y faire une vie pour des raisons tout à fait humbles, pour des raisons matérielles. Nous avons perdu le peu

que nous avions en France. Je suis originaire de l'Est de la France, avant la guerre de 39, et puis il fallait se débrouiller, c'est tout. Je me suis marié, les enfants, les parents, des charges de famille très lourdes, et je suis resté là-bas, mais j'ai fait toute mon oeuvre de poète là-bas, ou presque toute mon oeuvre, avant de quitter l'Amérique pour Israël. Si bien que toute mon oeuvre est une oeuvre de vagabond ; j'ai commencé à publier vers 1950, mon premier volume de poèmes, *La lutte avec l'ange* en 1950, mais c'étaient les poèmes écrits en grande partie pendant mes huit premières années en Amérique. Il est vrai que le premier cadre de ce livre, tout de même, je l'ai écrit en France, pendant la guerre, avant d'être obligé de quitter l'Europe pour sauver ma peau.

— *Ce sont des poèmes d'un poète français alors.*

Oui, bien sûr, quoique le livre qui me paraît maintenant le plus significatif que j'aie écrit en Amérique s'appelle *L'été indien*, et c'est tout de même un livre profondément marqué par l'expérience sensuelle et l'expérience spirituelle de l'Amérique, mettons d'une certaine privation.

— *L'été indien étant un phénomène purement nord-américain.*

— Mais tout de même dans cette imagerie même de l'été indien il y avait quelque chose qui laissait peut-être prévoir l'avenir. L'été indien, c'est l'été au milieu de l'hiver : c'est un été qui réussit à se maintenir, à ressurgir du milieu de l'hiver. Et je crois qu'il m'a tracé ma voie, cet été, comme une espèce de bateau, comme un de ces brise-glaces qui existent dans les banquises, paraît-il, du Nord et qui réussissent à casser la glace et finalement à ramener leur équipage vers le soleil, vers les Mers du Sud, je ne sais pas, je n'ai jamais été sur un brise-glace, mais je suis moi-même ce brise-glace, je l'ai ressenti ainsi.

— *En quittant les Etats-Unis, vous est-il venu quelquefois à l'idée que vous pouviez retourner en France ?*

Vous savez, j'ai gardé avec mes amis en France et avec ma famille, mon pays natal, ma province natale, mon village natal aussi en Alsace, des liens extrêmement étroits, intimes. Je n'ai jamais coupé les ponts. J'ai essayé de lancer des ponts,

le destin d'ailleurs m'y a forcé, mon destin, et étant expédié à l'autre bout du monde il fallait que je surnage, que je me fasse dans la défaite, je crois que c'est la formule même de ma vie : essayer de se faire hors de la chute et hors de la perte. Et tout le monde se fait hors de sa perte. Chacun naît de sa perte, ou alors il ne naît jamais, il est mort-né. Mais s'il veut vraiment naître, c'est à partir des coups durs et à partir des menaces dans la menace, et pour ça nous sommes soignés ici, pour la menace. Vraiment on est très bien pourvu. Mais en Amérique aussi la menace n'était pas d'ordre physique peut-être mais d'ordre spirituel. Il y avait la menace de la stérilité pour moi, du silence, de l'ennui effrayant dans lequel on risquait de sombrer, enfin, toute cette lumière de la lune d'hiver, cette nuit blanche qui n'est ni nuit ni jour. Lumière d'une conscience appauvrie et diminuée.

— *Est-ce que c'était aussi la coupure d'avec la France.*

J'ai eu pendant de très longues années une nostalgie effrayante, le mal du pays a failli me faire crever là-bas. Et c'est une raison de plus pour laquelle j'ai gardé avec la France des rapports extrêmement denses, pas seulement étroits mais denses. Après mon arrivée en Israël, l'un n'empêche pas l'autre, je rentre chaque année en France, je passe au moins deux mois en Europe tous les ans, j'ai tout de même toute ma vie intellectuelle là-bas, n'est-ce pas. Je publie là-bas, j'ai mes amis, mes lecteurs et mes attaches, ma formation est française. Se sont ajoutées ensuite au courant de ces pérégrinations des expériences américaines, des expériences israéliennes, bien sûr, mais le fond reste. Vous savez, c'est Goethe qui disait que le mieux que l'on puisse faire c'est de devenir celui qu'on est. Encore faut-il être, et puis faut-il le devenir. Et on ne naît pas deux fois dans la vie. On renaît peut-être, on ressuscite mais pour naître, les couches de base de l'être, celles-là on ne peut pas jouer avec. D'ailleurs c'est pour cette raison que je n'ai jamais essayé d'écrire en anglais, alors que j'étais assez jeune à l'époque pour pouvoir écrire en anglais, je sais très bien l'anglais, j'ai publié, j'ai commis quelques essais en prose, mais je n'ai jamais essayé d'écrire des poèmes en anglais. Quant à l'hébreu, là j'étais

déjà trop vieux pour commencer. J'ai appris l'hébreu à 40 ans, je suis allé sur les bancs de l'école avec mon fils qui avait six ans quand on est arrivé ici, et j'étais vraiment assis avec mon fils sur les bancs de l'école, et à 40 ans j'ai appris la langue, ma langue, non pas ma langue maternelle, mais ma langue paternelle, l'hébreu. La langue des pères pour un juif, c'est l'hébreu. Seulement nous avons oublié nos pères ou nos pères nous avaient oubliés, je ne sais pas. Il a fallu récupérer tout cela. Mais je crois à la récupération. Je suis l'homme de toutes les récupérations possibles. Je suis contre tous les abandons.

— Est-ce qu'il a été plus difficile pour vous de vous intégrer à Israël qu'il a pu l'être de vous intégrer aux Etats-Unis ?

Du point de vue linguistique, certainement, puisque l'hébreu est une langue très difficile et je n'en connaissais rien, en arrivant ici. De ce point de vue ça a été très difficile et si mon fils, lui, a très bien appris l'hébreu, moi je l'ai appris, je l'ai aussi appris, mais beaucoup moins bien, avec des difficultés. Enfin, je fais même des cours en hébreu maintenant parfois à l'Université. Je le parle. C'est une langue de lecture, de conversation, mais pas du tout une langue d'expression littéraire, de création. Je me sentirais paralysé rien qu'à l'idée de cela, parce que j'y suis venu trop tard, c'est tout, c'est fini. Pour moi les dés sont lancés. De ce point de vue, j'ai eu beaucoup de difficultés. Et d'autant plus que je suis sensible à la langue. Souvent les émigrants viennent ici, ils parlent déjà une trentaine de langues avant, ils en ajoutent une, ils en baragouinent une de plus ou de moins, moi ça me gênait horriblement, ça. Alors, mon hébreu est resté un hébreu timide, assez primaire. Ça, ça a été une source de difficultés. Mais pour le reste, la vie réelle, le contact avec les êtres humains et le contact avec le monde spatial, avec l'espace israélien ça a été tout de suite, ça a été le coup de foudre, d'ailleurs c'est pour ça qu'on est venu. Voilà ce qui s'est passé : en juin 60 nous avons fait ici un voyage de deux semaines pour voir le pays, ma femme et moi, et puis ça a été vraiment, ça a été le coup de bambou, le coup de foudre,

et on s'est dit : c'est là qu'on veut vivre, c'est là qu'il faut aller. Et alors je me suis débrouillé pour avoir un poste ici.

— *Pourquoi le coup de bambou, à ce moment-là ?*

— Je ne sais pas. C'était, c'est un pays merveilleux. Il faut le voir, vous y êtes en ce moment, vous voyez à quel point il est varié, beau, vivant.

— *Est-ce que ça pouvait vous rappeler votre séjour dans le Sud de la France, par exemple ?*

— Un peu, oui. J'ai passé trois ans dans le Midi pendant la guerre en 40, 41, 42. Oui, il y a un peu de cela, mais ce pays est plus éclatant que le Midi de la France. Et la variété des paysages, la densité à la fois historique, humaine et géographique est telle qu'on peut passer en vingt minutes d'un continent à l'autre. Nous sommes à Jérusalem, en vingt minutes on est sur les bords de la Mer Morte, dans une sorte de lune, mais lune brûlante celle-là. On repasse de l'autre côté, on est dans les Montagnes de Judée, tantôt elles sont arides et désertes, tantôt elles sont boisées. Enfin, on pousse un peu plus loin, on est dans la plaine côtière, la merveilleuse plaine couverte d'orangers et de citronniers. On pousse vers le Nord, on est en Galilée, le pays d'une grande douceur avec des montagnes aux courbes féminines, le lac de Tibériade. Et puis il y a la Méditerranée, il y a les plages, il y a les dunes couvertes de raisin sauvage et de figuiers où courent les gazelles et les chacals et où il y a aussi de merveilleuses et très dangereuses vipères. Enfin tout cela est à portée de main, ici.

— *Est-ce que le judaïsme avait exercé un rôle important dans votre vie avant votre arrivée en Israël ?*

Oui, avant également. Je ne suis pas d'une famille, loin de là, très pieuse, très observante, au contraire. Dans ma famille paternelle, surtout, c'était une assimilation très avancée, quasi totale, mais enfin pas totale ; il y avait des éléments qui restaient, moi-même en '40 j'ai eu 18 ans. Alors ce qui est arrivé aux juifs français en 40, je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi, puisque nous avons été en '40 tout à coup, il faut le dire, livrés aux nazis, tout simplement. Voilà. Mon dernier livre, *La lune d'hiver* est dédié à la mémoire de 43

personnes de ma famille qui ont été massacrées, assassinées dans les camps de concentration nazis parce qu'ils avaient eu le tort de naître juifs en France, comme moi. C'est une expérience qu'on n'oublie pas. Mais ce n'est pas seulement extérieurement que cela a été un traumatisme formidable pour moi, intérieurement aussi. Dans ces années '40, ça aussi je le raconte dans *La Lune d'hiver*, dans la première partie, j'ai découvert ce que c'est que le peuple juif, j'ai découvert qu'il avait une identité illimitée, une entité, une unité ; qu'il avait une communauté de destin auquel appartenaient même les juifs français. Et même s'ils étaient dans le pays, comme mes ancêtres, depuis des siècles, en France.

— *Vous étiez toujours juif en dépit de tout alors ?*

Oui, bien sûr. Parce que je sors d'une famille qui a ses attaches à la campagne. Mes grands-parents et moi-même d'ailleurs, sommes nés dans une petite ville à la campagne, en Alsace. Alors là on est très traditionaliste, et en Alsace, surtout, l'élément religieux a toujours joué un grand rôle, chez les protestants et les catholiques aussi bien que chez les juifs. Mais à la faveur, si je puis dire, du traumatisme de la guerre, de ce qui s'est passé en '40 et après, j'ai découvert le judaïsme, je me suis penché sur l'enseignement de la Bible et sur la tradition. Et j'ai acquis ce que mes pères avaient oublié de me transmettre, et avaient eux-mêmes perdu pendant ces deux siècles qui séparent la Révolution française d'Hitler et d'Auschwitz. Alors j'ai récupéré ce que j'ai pu, seul ou avec l'aide de quelques amis, par des livres et, évidemment, Israël est venu compléter, d'abord par la pratique vivante de l'hébreu, et aussi par l'exposition quotidienne au site de la Bible. Et enfin, et surtout, par l'exposition quotidienne au destin du peuple hébreu, ici même sur la terre judéenne. Jérusalem, c'est la capitale d'Israël, mais c'est avant tout la capitale de la Judée. Et la Judée, c'est évidemment le pays des juifs par excellence, ce qu'on préfère oublier en Occident et ailleurs. Alors, vivre ici tout ce passé qui a ressuscité pour moi, et le vivre dans un présent actuel, dans un présent qui est plein de vie, et plein de danger d'ailleurs. Eh bien, tout ce qui pouvait être rêve, nostalgie, fantai-

sie est devenu réalité. Et je parle hébreu, mes enfants le parlent, un langage qui a cessé d'être parlé avec la chute du premier temple au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Voilà que cette langue qui est la langue sacrée de tout le monde occidental, du monde chrétien fondamentalement puisque la Bible a été écrite en hébreu, et le Nouveau Testament il est évident que les trois quarts en ont été écrits ou en hébreu ou en arabe avant d'être traduits en grec, on a perdu les originaux, eh bien ! celle langue-là, elle est sur les lèvres des nouveaux-nés, c'est là le vrai miracle. Je vois ça en poète. Quoique malhabile dans cette langue qui est la langue paternelle, et je ne la maîtriserai jamais, c'est trop tard, je me rends bien compte que le miracle le plus étonnant de l'aventure israélienne de notre époque, c'est la résurrection de l'hébreu. Les mots ne sont pas que des mots, les mots sont l'être même. En hébreu, c'est pour cela que l'hébreu est la langue sainte, je crois, par excellence — en hébreu, un vocable désigne les choses et les mots, c'est le mot *davar*, qui veut dire des objets, des choses et ça veut dire aussi les mots. les vocables. Enfin, *davar* veut dire le logos, la parole de Dieu, c'est la même chose. Alors vous voyez que c'est une langue, vraiment une langue magique, une langue extraordinaire.

— *Vous parlez de l'hébreu comme d'une langue sainte, et justement les mouvements religieux en Israël s'opposent à ce que l'hébreu soit parlé dans la rue puisque c'est la langue dans laquelle on s'adresse à Dieu exclusivement.*

Ils ont peur de la profanation. Mais ce sont là des sectes, des groupes ultra-orthodoxes qui préfèrent maintenir, fossiliser le judaïsme dans sa forme médiévale, qui, au fond, n'ont pas compris ce qui se passait, je crois, et qui craignent la profanation. Mais je crois qu'il se passe ici et avec le peuple juif une métamorphose, une énorme, pas seulement une renaissance mais une sorte de conversion, si je puis dire, à soi-même, un retour à soi-même qui légitime entièrement la résurrection de l'hébreu. N'oubliez pas que cet hébreu que nos ultra-orthodoxes veulent maintenir à la naphthaline, c'était la langue des paysans, des bergers, des mauvais garçons, des putains, des commerçants, des voleurs, des soldats, des minis-

tres, des prophètes, des poètes de l'époque de David. C'est là la vérité. Lorsque David était furieux, il jurait en hébreu. Il écrivait aussi des psaumes en hébreu. C'est, je crois, Hertzfel qui a dit : Israël sera vraiment un pays vivant quand il aura ses voleurs et ses assassins. Eh bien, il a ses voleurs et ses assassins, et il a sa langue ressuscitée qui est sur les lèvres mêmes des voleurs et des assassins et qui est sur les lèvres des enfants. Ce n'est pas parce qu'on parle une langue qu'elle devient moins sainte, à mes yeux. Au contraire, le fait qu'elle soit vraiment parlée, qu'elle soit dans le cœur et dans l'âme et dans le corps des gens, c'est la preuve qu'elle est, c'est sa justification, qu'elle est vivante et qu'elle a un potentiel d'avenir, un avenir.

— *Vous parlez des voleurs, des assassins israéliens d'aujourd'hui. Israël est un pays comme tous les autres pays. Mais vous nous avez décrit Israël avec les yeux et le cœur, surtout, peut-être, d'un poète ; mais comment réagissez-vous devant cette opposition du monde occidental, après avoir aidé à créer Israël ? Comment voyez-vous l'insertion d'Israël dans ce monde arabe ?*

— C'est le grand drame actuel. L'attitude de l'Occident à l'égard d'Israël ne me surprend pas trop. Je connais très bien l'Occident, étant moi-même un juif occidental et j'y ai passé toute ma vie avant de venir ici et dans des circonstances qui n'étaient pas toujours drôles. Il y a, vous le savez sans doute, derrière l'anti-israélisme de l'Occident un solide, un bon anti-sémitisme traditionnel qui s'exprime comme il peut et qui a été longtemps frustré parce que ça ne se faisait plus d'être anti-sémite, ce n'était pas à la mode après '45. Par ce biais on a pu rattraper pas mal de ressentiment qui ne pouvait pas, qui ne pouvait plus se manifester. Alors il y a cela. Maintenant le vrai problème, c'est évidemment le problème d'Israël au Moyen-Orient par rapport au monde arabe. Je ne suis pas un politicien. Je peux seulement dire ce que je souhaite, ce que je rêve et qui se réalisera peut-être. Ce que je vois, c'est que les Arabes dans les zones occupées commencent à découvrir que les Israéliens ne sont pas les assassins, ou les croque-mitaines qu'on leur avait décrit, que c'est un peu-

ple encore assez primitif, peuple du Tiers-Monde qui a peu de formation historique, peu de connaissance historique et qui, par conséquent, croit rapidement, facilement ce qu'on lui dit, n'importe quoi. Comme tous les peuples qui ont un retard dans leur formation historique tout simplement, technologique, scientifique, historique, scolaire aussi. Alors ils voient depuis quatre ans que les Israéliens, que les juifs en général, ne sont pas les croque-mitaines qu'on avait décrit, et que ce sont des êtres humains avec lesquels on peut vivre, avec lesquels il fait même assez bon vivre. Bien sûr, c'est une occupation, ça il n'y a pas de doute — et qui aime être occupé, qui aime voir son propre destin influencé ou pré-déterminé par un autre peuple ? Ça, c'est le drame, bien sûr. Mais si les Arabes de leur côté se rendent compte simplement du fait de l'existence d'Israël et s'ils se rendent compte aussi qu'il y a tout de même ici une justification historique à la présence des juifs qu'ils nient en grande partie, eh bien, un grand pas sera fait. Car je crois que les juifs de leur côté ne songent pas à nier la justification de la présence des Arabes nulle part, ni dans la zone occupée, ni dans le petit triangle en Galilée, dans les parties de l'ancien Israël qui sont peuplées surtout d'Arabes dans le Nord. C'est plutôt le refus de reconnaître l'existence, la présence des juifs et de voir une certaine justification à cette présence qui rend le dialogue impossible. Si les arabes acceptaient de dire aux juifs : vous existez à nos yeux et votre existence n'est pas mise en doute ; nous protestons contre certains aspects de votre présence mais nous ne contestons pas le principe même de cette présence. A ce moment-là, je crois qu'Israël ne trouverait aucune difficulté à s'entendre avec les arabes, ni les arabes, surtout les Palestiniens, ceux d'ici, ceux de la région, avec Israël. Au fond, ils ont tout intérêt mutuellement. Vous vous rendez compte de ce que pourrait faire une confédération, une sorte de marché commun, d'alliance, d'arrangement israélo-palestinien dans cette région ? Ce serait un paradis sur la terre. Florissant du point de vue économique, florissant du point de vue scientifique et technique. Ce serait une résurrection pour eux aussi, pour les arabes palestiniens,

pour eux aussi ce serait, pour la première fois peut-être, accéder non seulement matériellement à un niveau de vie auquel ils n'ont jamais accédé jusqu'à présent du fait même de leur histoire, mais plus profondément, je crois que pour eux ce serait un enrichissement, une sorte de nouvelle jeunesse. Eux aussi sont un peuple très vieux, abattu par l'histoire, écrasé par des Conquérants pendant des siècles et des siècles, jusqu'aux Turcs et jusqu'aux Anglais. Et s'ils s'arrangeaient avec les Juifs, ici, je crois qu'il y aurait... on se laisserait vivre. Il y aurait une espèce d'entente mutuelle là-dessus, et on pourrait vivre fort bien. C'est ce que je souhaite de tout mon coeur. Mais je ne sais pas comment ça va se passer, je n'en sais rien.

— *Comment le poète que vous êtes exprime-t-il ce problème, tout en chantant la terre de ses pères, comment exprime-t-il ce problème israélo-arabe, si tant est qu'il l'exprime ?*

— Il m'est très difficile de l'exprimer car je vois là simplement opposition, je vois le sang qui coule, je vois la fureur, et tout ceci au fond me laisse muet. Qu'est-ce qu'on peut dire ? Ce n'est vraiment pas matière à un chant cela, c'est matière à une réflexion. Et ce que je vois bien, c'est l'extrême sévérité de l'existence ici, pour tous. C'est une sévérité au sens presque étymologique, il y a séparation dans sévère. Nous sommes trop séparés encore ; il faut lutter contre cela. C'est un lieu nu, c'est un lieu qui ne fleurit que si on fleurit soi-même, ce lieu physique je veux dire la Palestine dans sa totalité. On ne la fait fleurir qu'à partir du sang humain mais ce sang ne doit pas être versé, ce sang doit fleurir dans la jeunesse, il doit fleurir dans les enfants, dans la vie. Au fond, ce qu'il faut c'est que les Arabes et les Juifs apprennent, puisqu'ils sont tous les deux, de par leur tradition religieuse et spirituelle, descendants d'Abraham. Le grand enseignement d'Abraham, selon la Genèse, c'est le culte de la vie. Et ça c'est certainement dans le judaïsme l'enseignement central jusqu'à aujourd'hui. Je ne suis pas si sûr que ce soit l'enseignement central de l'Islam ; je crains que non. Et je suis sûr que ce n'est pas l'enseignement central du christianisme tel qu'il est enseigné dans la tradition occidentale, mais c'est cer-

tainement la loi fondamentale de la loi de Moïse et de l'enseignement d'Abraham : c'est de choisir la vie. Dans le dernier discours de Moïse avant sa mort, dans le cinquième livre du Pentateuque, Dieu fait dire au peuple d'Israël, par l'entremise de Moïse, il fait dire aux Hébreux : voilà, je place devant vous la vie et la mort, donc vous avez le choix. Mais le verset suivant ajoute tout de suite : mais vous choisirez la vie afin que vous viviez, vous et votre semence. Ce culte de la vie en soi, non seulement le respect de la vie comme dit mon grand compatriote alsacien Schweitzer, mais l'amour de la vie, le culte de la vie, le dévouement à la vie. Ceci c'est l'enseignement, je veux dire la vie humaine, sur la terre, pas dans l'au-delà. La vie humble de l'homme fragile, précaire, tel qu'il est, vivant, mourant, essayant de s'épanouir, menacé, fragile. C'est cette vie-là dont il s'agit. Et Abraham qui est le père commun du monde juif et du monde arabe, c'est lui qui nous a enseigné cela. Je crois que les Arabes en découvrant cet enseignement qui est le leur au fond, ils vibreront à l'unisson avec les juifs, et les juifs aussi. C'est leur enseignement mais ils n'entendent jamais assez, ils sont sourds parfois. Lorsque les juifs et les arabes seront tous les deux ouverts à l'enseignement de l'amour de la vie, et de la vie des hommes vivant maintenant sur la terre c'est-à-dire des frères, de toi et de moi, à ce moment-là ils s'entendront et ils vivront ; qui sait, ils s'aimeront peut-être.

(Propos recueillis par André Payette).